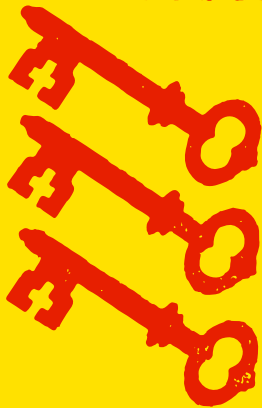




FESTIVAL



68^e

D'AVIGNON

Création 2014

**AT THE SAME TIME WE WERE
POINTING A FINGER AT YOU,
WE REALIZED WE WERE POINTING
THREE AT OURSELVES...**

ROBYN ORLIN

GYMNASE DU LYCÉE AUBANEL

**13 14 15 16
17 18 JUL
À 18H**



AT THE SAME TIME WE WERE POINTING A FINGER AT YOU, WE REALIZED WE WERE POINTING THREE AT OURSELVES...

ROBYN ORLIN

GYMNASÉ DU LYCÉE AUBANEL
durée 1h10

13 14 15 16
17 18 JUL
À 18H

Création 2014

DANSE

Avec les danseurs de JANT-BI / Germaine Acogny : Hans Peter Diop Ibaghino, Khalifa Ababacar Top, Adelinou Dasylla, Tchébé Bertrand Saky, Claude Marius Gomis, Aliou Ndoeye, Mamadou Baldé, Mohamed Abdoulaye Kane
Avec la participation de Germain Acogny

Une pièce de Robyn Orlin

Assistanat à la chorégraphie Shush Tenin

Lumière Laïs Foulc / Costumes Birgit Neppi / Vidéo Aldo Lee

Scénographie Robyn Orlin en collaboration avec Maciej Fiszer

Traduction surtitrage Maurice Salem

Régisseur général Thabo Pule

Régisseur lumière Thomas Cottreau

Administration et diffusion Damien Valette / Coordination Julie Lucas

Production City Theater & Dance Group, Damien Valette Prod

Coproduction La Halle aux Grains Scène nationale de Blois, Festival Rayons Frais, Tours, Opéra de Lille, Théâtre de la Ville-Paris, Les Treize Arches Scène conventionnée de Brive, Les Théâtres de la Ville de Luxembourg

Production réalisée grâce au soutien de la Région Centre

Avec le soutien de l'OIF, l'Organisation Internationale de la Francophonie

Remerciements à l'École des Sables pour l'accueil en résidence à Toubab Dialaw, à Catherine Bizouarn et à l'équipe de la Halle aux Grains, à Elisabeth Bakambamba Tambwe, à Olivier Hespel et à Alban Corbier Labasse

Spectacle créé le 5 juillet 2014 au Festival Rayons Frais, Tours

ENTRETIEN AVEC ROBYN ORLIN

La question du corps occupe une place importante dans tous vos spectacles. En quoi la traitez-vous différemment dans votre nouvelle création ?

Robyn Orlin : J'utilise le corps comme un moyen de parler de beaucoup d'autres choses, la différence dans cette création a été de travailler avec un nouveau groupe de performeurs, mais je pose les mêmes questions. Il s'agit cette fois de comprendre les rapports spécifiques qu'entretient l'Afrique à la question du corps. Comment y est-il perçu, ressenti, vécu ? Comment est-il traité par les discours, par la politique, par la danse ? Je m'interroge sur les origines de cette relation particulière au corps. Immanquablement, ce questionnement amène à évoquer la colonisation, le poids du regard occidental sur le corps africain. Ce regard a nécessairement eu une incidence sur l'évolution du rapport africain au corps, en particulier dans le domaine de la danse. Je crois que l'Occident a colonisé le corps africain, même lorsqu'il essayait de ne pas le faire, même quand il faisait preuve de respect. Nous nous retrouvons alors avec des corps qui sont imprégnés des cérémonies et des rituels du passé et du présent, mais comment pouvons-nous amener des cérémonies dans le futur ? Est-ce que nous avons encore, en tant qu'Africains, la patience d'entendre ce discours et de nous en servir pour nous projeter dans l'avenir et aider à nourrir une parole sur le corps ?

Comment se traduit cette absence de discours sur le corps ?

Je ne peux pas vraiment parler du reste de l'Afrique, mais je peux voir en Afrique du Sud que le sujet du corps reste problématique. Dans d'autres pays d'Afrique, il est clair que l'on assiste à une montée de l'homophobie, sans parler de la xénophobie et de l'intolérance envers les différentes religions et foies. Mais parallèlement, de nombreuses pratiques sociales ou culturelles mettent le corps au centre : par le passé, quand on voulait punir quelqu'un, on l'amenait au centre du village et les mendiants, assemblés autour, lui crachaient dessus. Je me demande où nous en sommes, aujourd'hui, en Afrique, avec nos corps. Cette question m'intéresse d'autant plus en tant que Sud-Africaine : pendant l'apartheid, on n'était pas autorisé à questionner nos rapports au corps. Comme souvent dans mes créations, je cherche à confronter mes propres impressions et intuitions avec ce que ressentent les performeurs. Dans ce cas particulier le groupe avec lequel je travaille est composé exclusivement d'hommes, pour la plupart catholiques ou musulmans.

Les danseurs sont en effet autant les interprètes que le matériau de vos créations. Comment travaillez-vous avec eux ?

Le corps ne suffit souvent pas à raconter l'histoire d'un individu et il me paraît donc important de parler. Je commence donc par poser beaucoup de questions aux danseurs afin de trouver des matériaux. Pendant la première semaine de travail, nous ne faisons en général que parler, ce qui peut les énerver, générer de la frustration. Ces échanges que nous avons occupent par la suite un statut dramaturgique essentiel. J'aime les histoires, nous les intégrons donc dans les spectacles. Cette façon de travailler vient peut-être du fait qu'en Afrique, on raconte volontiers des histoires sans forcément mettre le corps en jeu. Ces considérations prennent un sens particulier pour cette pièce, puisque le rapport entre le corps, la parole et la subjectivité en est le sujet principal.

Travailler dans d'autres pays d'Afrique que l'Afrique du Sud est-il important ?

Je suis évidemment toujours intéressée par ce qui se passe en Afrique du Sud. C'est mon pays, j'y serai toujours connectée mais, en effet, j'essaie de m'en éloigner aujourd'hui. Travailler avec d'autres artistes africains répond à un désir d'ouverture et à une grande curiosité. Pendant l'apartheid, l'Afrique du Sud n'était pas du tout connectée au reste du continent. Il me semble qu'il y a dans l'identité une richesse et une profondeur formidables. Je ne suis pas certaine que nous utilisions suffisamment ces outils, et concernant notre identité, cela vaut la peine d'aller explorer plus avant.

Cet enjeu identitaire est-il selon vous lié à ce rapport spécifique au corps dont vous parlez ?

Le titre de la pièce va en effet dans ce sens. Littéralement, il signifie : « Au moment où nous avons pointé un doigt vers toi, nous avons réalisé que nous en pointions trois vers nous-mêmes... » Cela parle du pouvoir du corps. En tant qu'Africains, nous avons la responsabilité de cesser de nous poser en victimes. Il est temps de réfléchir à nos corps et de nous rendre compte de nos forces. Nous avons accepté des représentations du corps africain avant tout souffrant et victime. Or, la malnutrition, les violences existent ailleurs dans le monde. Ce qui est important pour moi, c'est que le corps apparaisse comme un catalyseur, un lieu de possibilités et pas simplement comme l'objet d'une violence ou d'une souffrance.

Le rire et les métaphores occupent une place importante dans votre travail. Vous permettent-ils de traiter le réel ?

Oui, absolument. La réalité est si dure. Beaucoup d'individus, en Afrique du Sud, ont survécu grâce au rire. Le rire permet de dire des choses que l'on ne peut pas exprimer littéralement. L'impossibilité de rire, selon moi, c'est la mort. Le rire me semble emblématique des ressources incroyables de la nature humaine, de cet instinct de survie qui se manifeste malgré tout. C'est sans doute aussi pourquoi j'aime beaucoup l'humour gay : cette façon de se défendre, d'utiliser l'humour comme un mécanisme de survie, de résistance, me fascine.

Votre nouvelle création aborde-t-elle le thème de l'homosexualité ou plus largement de la sexualité ?

J'aimerais que nous en parlions librement avec les danseurs, mais ce n'est pas un thème facile à traiter, en particulier pour des hommes africains. Je rappelle que l'homosexualité est passible de peine de mort dans certains pays d'Afrique. La question de la sexualité et l'esthétique *camp* qui caractérise mes spectacles sont évidemment présentes dans cette pièce.

Vous êtes connue pour la relation de complicité que vous créez avec le public. Qu'en est-il cette fois ?

C'est important pour moi d'amener les performeurs au plus près des spectateurs. J'aime faire participer, contribuer le public d'une manière ou d'une autre. Je regrette la passivité dans laquelle on le cantonne généralement. Si vous assistez à un spectacle en Afrique, les spectateurs sont parfois si impliqués qu'ils montent sur le plateau et se mettent à danser. Je suis sans doute héritière de ce goût-là, de cette tradition.

Propos recueillis par Renan Benyamina.

ROBYN ORLIN

Le sida dans *We must eat our suckers with the wrappers on*, la Vénus noire dans *Have you hugged, kissed and respected your brown Venus today?*, les images du World Trade Center dans *In a world full of butterflies...*, Robyn Orlin prend le monde et l'Histoire à bras-le-corps, dans un mélange d'irrévérence et de délicatesse, de crânerie et d'humilité. Ses titres toujours très longs, en forme de paraboles ou d'énigmes, suggèrent un goût prononcé pour la polysémie et la complexité. Superposant des couches d'histoires et de sens, les motifs mythologiques et les blagues scatologiques, la chorégraphe sud-africaine fabrique une œuvre à la frontière entre manifeste politique, cabaret et performance plastique. Dans tous les cas, elle ne s'embarrasse pas de la conventionnelle séparation scène-salle, faisant chanter les spectateurs, les installant parfois sur le plateau, les considérant toujours comme des interlocuteurs à l'instar de ses interprètes. Robyn Orlin aime les danseurs et plus globalement les gens, dont les récits et les expériences constituent presque toujours le fil de ses spectacles.

ET...

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Robyn Orlin, de Johannesburg au Palais Garnier de Philippe Lainé et Stéphanie Magnant
Projection suivie d'une rencontre avec Robyn Orlin, le 16 juillet à 11h, Utopia-Manutention

ÉMISSION FRANCE CULTURE *La Grande Table d'été*, avec notamment Robyn Orlin
le 18 juillet à 12h45, Site Louis Pasteur de l'Université d'Avignon, entrée libre

AT THE SAME TIME WE WERE POINTING A FINGER AT YOU, WE REALIZED WE WERE POINTING THREE AT OURSELVES...

Affaiblis par la maladie, dressés par le ballet classique, blanchis par le désir d'Occident : les corps sont omniprésents dans les spectacles de Robyn Orlin, supports des violences qu'elle dénonce, des névroses qu'elle révèle et de la vitalité qu'elle préconise. Dans sa nouvelle création, le corps est non seulement le médium mais aussi le sujet central de son enquête : pourquoi le corps est-il si peu réfléchi en Afrique ? Quand il n'est tout simplement pas un sujet tabou, il est réduit à des représentations façonnées par un Occident humanitaire, moralisateur ou prédateur. Comment s'affranchir de ces visions ? Comment repenser le corps, à la croisée de l'intime et du politique, enjeu des rapports de domination et d'émancipation ? Ces interrogations, récurrentes dans les études postcoloniales, ont constitué le point de départ d'un dialogue entre Robyn Orlin et Germaine Acogny. Figure majeure de la danse contemporaine en Afrique, Germaine Acogny a créé au Sénégal l'École des Sables, un centre de danse où s'inventent et se transmettent les pratiques chorégraphiques. Des danseurs de tout le continent s'y forment, confrontant probablement des visions multiples du corps. Et c'est eux, danseurs de la compagnie JANT-BI, que Robyn Orlin a voulu rencontrer pour inventer à partir de leur histoire d'homme – personnelle, sociale et politique – *Au moment où nous avons pointé un doigt vers toi, nous avons réalisé que nous en pointions trois vers nous-mêmes.* Une pièce faite de moments d'émouvante complicité et de drôle ironie.

Along with the dancers from Germaine Acogny's JANT-BI company, Robyn Orlin wonders about the lack of representation and discourse about the body in Africa. With a method that mixes metaphors and irony, the South African choreographer looks at the reasons behind this inhibition that is at the heart of crucial issues, be they social, political or related to public health.

LES DATES DE AT THE SAME TIME... APRÈS LE FESTIVAL D'AVIGNON

- 6-7 novembre 2014 : Maison de la Culture de Bourges
- 13-14 nov. : La Halle aux Grains, Blois
- 17 novembre : Équinoxe, Scène nationale de Châteauroux
- 20 novembre : Théâtre d'Orléans
- 20 janvier-1^{er} février 2015 : Peak performance, Montclair State University, New Jersey (États-Unis)
- 18 mars : La Ferme du Buisson, Noisiel
- 21 mars : Treize Arches, Brive
- 25-29 mars : Théâtre de la Ville, Paris
- 1^{er}-2 avril : Grand Théâtre de Luxembourg
- 8-9 avril : Opéra de Lille
- 11-12 avril : Centquatre, Paris

© Alexandre Singh, image extraite de la série *Assembly Instructions. The Pledge* (Simon Fujiwara), 2012, Courtesy Sprüth Magers Berlin London ; Art: Concept, Paris ; Metro Pictures, New York ; Monitor, Rome / Création graphique © STUDIO ALLEZ

68^e
ÉDITION

Tout le Festival sur festival-avignon.com



#FDA14



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle. Ce carré rouge est le symbole de notre unité.